

les plus grossiers et à n'attendre au-delà de la tombe que l'infinité vanité du néant. Pour la famille, les lois sur le divorce et sur le mariage civil passées dernièrement en France, à la veille de passer en Italie ; la loi de malheur sur les écoles et tant d'autres où les droits du père de famille et les droits de Dieu sont effrontément foulés aux pieds, tout cela ne nous dit-il pas bien haut quelles abominations les principes matérialistes recèlent dans leur sein ? Et enfin, une société d'hommes-singes, que peut-elle être autre chose qu'une agrégation où la force prime le droit, où l'anarchie règne et où le désordre domine ?

Je m'arrête : le lecteur peut voir plus loin, mais si de nos jours le sol tremble sous nos pas, soyons assez francs pour le reconnaître, cela tient à l'ignorance des grands principes philosophiques et à la légèreté avec laquelle on en traite même hélas ! souvent dans un monde qui devrait savoir mieux. Un homme comme Moleschott peut faire plus de mal et en fait plus en réalité que deux cents soldats de parade comme Garibaldi.

Moleschott est un matérialiste, c'est clair ; qu'il soit un impie, c'est plus clair encore. Comment le physiologiste qui se débat dans la fange aurait-il des yeux pour voir les choses spirituelles ? Dès la préface de son livre sur la *Circulation de la vie*, parlant de progrès, il écrit : " La voie du progrès s'ouvrira devant nous quand nous atteindrons le domaine des faits ; mais alors nous serons aussi loin des mystères de l'Eglise que des rêves de ceux qui s'appellent idéalistes." Et après ce prélude, il se rit de Liebig qui ose encore soutenir que le monde est l'histoire de la toute-puissance et de la sagesse impénétrable d'un être supérieur et que l'âme humaine peut connaître sa dignité et sa situation dans l'univers. Avec un cynisme révoltant, il rejette l'idée de la Providence, la vie future, l'espérance du ciel, etc., etc.

C'en est assez ; et dire que cet homme est appelé un philosophe en Italie ! et dire qu'il a été créé sénateur en récompense des progrès scientifiques qu'il a fait faire ! Vraiment, c'est à ne plus douter de rien dans notre siècle de lumière ! Mais, pourquoi s'en étonner ? On appelle aujourd'hui les photographes des artistes et les versificateurs des poètes.

GIULIO.

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 12 juillet 1882.

Lorsque le matin, en s'éveillant, on jette un regard distrait sur les gazettes, l'imbroglie égyptien est toujours à la première page et nous nous y arrêtons comme à un chapitre des *Mille et une nuits*.

C'est en vain que l'Irlande nous étale ses assassinats, et le Congrès ses discussions stériles. C'est en vain que les grèves, les incendies et les naufrages cherchent à captiver notre attention ; l'Égypte, seule, nous intéresse, Alexandrie nous fait ouvrir de grands yeux et l'Isthme de Suez nous éveille tout à fait.

Arabi-bey naturellement s'impose à notre esprit ; il nous semble l'entendre vociférer contre les chrétiens et prêcher la guerre sainte. Ce jeune fanatique, qui se donne des airs de prophète, oublie que le quinzisième siècle est bien loin de nous et que si le Coran a de bonnes maximes, les vaisseaux de la France et de l'Angleterre en ont de meilleures dans la gueule de leurs canons.

Le bombardement d'Alexandrie par la flotte anglaise a dû déjà calmer considérablement ses fureurs, et peut-être, que lorsqu'on lira ces lignes il sera mort ou prisonnier.

\* \*

Arabi-bey et Dervicsh-pacha, le 11 juillet au matin :

Arabi-bey.—Vous ne sauriez croire combien il me tarde d'envoyer à l'amiral Seymour, en guise de déjeuner, la plus belle espèce de pruneaux que je connaisse.

Dervicsh-pacha.—Vos canons et vos hommes sont prêts et vous avez des munitions et des vivres ?

Arabi.—Mon cher je n'ai qu'une crainte c'est que ce soit trop vite fini. Mes régiments ont un tel enthousiasme qu'ils sont capables de se jeter à la nage pour prendre à l'abordage la flotte anglaise qui nous menace.

Dervicsh-pacha.—Vous ne sauriez croire combien ce que vous me dites-là me fait plaisir ! Ah ! si nous pouvions couler les cuirassés anglais !

Arabi.—Eh bien ! vous n'aurez pas à attendre longtemps pour voir ce que vous désirez. Je suis tellement sûr de la victoire que vous pouvez déjà en télégraphier la nouvelle au Sultan.

Dervicsh.—Vous avez raison et..... (on entend un coup de canon) par Mahomet ! voilà que ça commence... Une poignée de main, cher Arabi ; car je pense que vous allez vous mettre à la tête des troupes ?

Arabi.—Me mettre à leur tête ! y pensez-vous ? cela n'entre pas du tout dans mes plans. Du reste, je ne sors jamais si matin que cela, à cause de mes rhumatismes.

Dervicsh.—Vous avez tort, car il va faire chaud tout à l'heure.

Arabi, à qui un obus anglais vient de couper une mèche de cheveux :

—Par le croissant ! Je crois que ces drôles ont osé tirer sur nous. Il n'y a qu'un amiral anglais qui soit capable d'un tel oubli des convenances.

Dervicsh.—Quel bombardement ! Jamais Alexandrie ne s'était réveillée avec un pareil carillon. Allons, rassurer Tewfik, peut-être le trouverons-nous évanoui dans les bras de ses femmes ; ce cher Khédive.

Arabi.—Evanoui ou tout à fait idiot. Je dois vous avertir que je tiens votre Khédive pour responsable de tout ce qui arrivera. Si nous sommes vainqueurs, je prends sa place ; si nous sommes vaincus, je le fais empaler.

Dervicsh-pacha.—Allah est grand et Mahomet est son prophète !

Arabi.—Brigadier vous avez raison.

(On entend à ce moment une épouvantable explosion.)  
Tous deux se sauvent en criant : Gare à la bombe !

\* \*

On entend tout le monde prophétiser que bientôt l'Angleterre va s'emparer de l'Égypte et fortifier le canal de Suez. Eh bien ! qu'elle s'en empare et qu'elle fortifie. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire à vous et à moi ?

On dit aussi que la France en général et Freycinet en particulier, ne sont pas satisfaits de ces probabilités. Cela est possible ; mais en revanche ce résultat ferait beaucoup de plaisir à M. Gambetta : il y a donc compensation.

Trop longtemps les Français ont été les gendarmes de l'Europe, des chevaliers redresseurs de torts : ils ont, tour à tour, fait et défait des royaumes, ils ont beaucoup travaillé à l'unité de l'Italie et de l'Allemagne, et donné au Saint-Père sa protection tout en préparant inconsciemment sa ruine.

C'est assez s'occuper des autres, qu'ils songent à eux-mêmes ; ce sera bien plus rationnel.

Qu'ils creusent leur grand canal maritime qui rendra inutile et superflu Gibraltar. Et, surtout, qu'ils gardent pour leurs côtes la fameuse statue de la liberté éclairant le monde.

Les Américains s'en soucient fort peu et le phare serait si nécessaire sur la jetée du Havre !

\* \*

On ne voit ces choses-là qu'en Amérique : Guiteau, qui prévoyait qu'après sa mort ses proches pourraient faire un trafic de son corps, avait recommandé au Rév. Hicks, à qui il a laissé son testament, que l'on respecte ses restes envers et contre tous.

Ce malheureux n'avait que trop raison de penser ainsi, car sa propre sœur, madame Scoville, vient d'écrire une lettre dans un journal de Chicago, dans laquelle elle réclame la propriété du corps de son frère. Il paraît qu'elle veut le faire embaumer et le promener de ville en ville où elle le montrera moyennant 25 cents d'entrée.

Est-ce une sœur ou une hyène ?

ANTHONY RALPH.

## LETTRE D'UN MISSIONNAIRE

LAC ABITIBI, 10 Juin 1882.

MON CHER M. JULIEN,

Vendredi, 2 juin, le petit steamboat *Mattawan* faisait son apparition officielle sur les eaux de Temiskaming. Inutile de dire que ce fut une merveille toute nouvelle pour nos bons sauvages. Tous accouraient ébahis au bord de la grève pour voir passer le "canot de feu." Ce qui excita surtout leur admiration, ce fut d'entendre le sifflet aigu qui faisait retentir l'écho des montagnes. Il n'y eut pas jusqu'aux chiens qui ne voulurent prouver leur enthousiasme par des gambades et des hurlements frénétiques. Des chiens, la panique se transmit à la basse-cour, et le désordre se mit parmi la gent gallinacée qui se prit à fuir dans toutes les directions. Jamais excitation semblable n'avait eu lieu dans les régions si pacifiques de Temiskaming. Nul doute que ce jour ne demeure à jamais mémorable dans les annales du pays.

Pour moi, condamné que je suis à fuir toute civilisation, l'arrivée de ce nouvel engin fut le signal de mon départ. Le lendemain, à dix heures a.m., le Rév. P. Nédelec et votre serviteur, embarquons dans un solide canot pour notre voyage de la Baie d'Hudson. Avant de nous élaner sur la plaine liquide, permettez-moi de vous présenter nos deux braves canotiers destinés à nous servir de guides jusqu'à Abitibi. C'est d'abord : capitaine Pien Angocin, ou la *Brillante Etoile*, robuste indien qui cinq fois déjà a fait le voyage de la Baie d'Hudson. Il prend son temps, mais va sûrement. L'autre, qui tient le gouvernail, est un métis Algonquin du nom de Jean Langevin, qui ose se dire le neveu de Sa Grandeur Mgr de Rimouski. En effet, je crois remarquer chez lui une certaine tournure aristocratique. Avec d'aussi nobles pionniers nous pouvons aller au bout du monde. Notre canot est chargé sous l'eau.

Outre les provisions pour une course de trois mois, nous emportons un poêle pour notre chapelle d'Abitibi. Vous voyez que nous en sommes encore à la manière de voyager des temps primitifs. En face de nous une étendue de 25 milles de lac à traverser avec un vent de nord qui souffle à notre rencontre, voilà la première perspective de notre misère future. Définitivement, le vent de nord s'obstine à se maintenir au pouvoir cette année. Il n'admet aucune opposition. Qui sait quand se terminera son règne tyrannique ? Sous son souffle glacé, la nature reste interdite, la végétation est comme paralysée, et d'énormes blocs de glace se voient encore suspendus aux flancs des montagnes. Plus nous avançons vers le nord plus le froid fait sentir ses rigueurs. Les gelées blanches, la neige et la grêle sont à l'ordre du jour dans ces parages. J'ose espérer que vous êtes un peu plus favorisés que cela à Montréal.

Contraints que nous sommes de côtoyer toutes les Baies pour chercher un abri, nous ne pûmes atteindre que fort tard la tête du Lac Temiskaming. Là nous dressâmes notre tente pour y passer la journée du dimanche, et donner la mission aux gens de la place. Il se trouva plus de cent personnes à la messe. La moitié se composait de gens du chantier de M. Tiger, et quelques-uns de la concerne de M. Grant qui, tous deux, ont fait chantier cet hiver sur le Lac des Quinze. Il est bon de remarquer en passant, que c'est la première année que les chantiers sont poussés jusqu'à ces lointaines régions, distance de plus de 300 milles de la ville d'Ottawa. Le dimanche au soir, nous allâmes camper à cinq milles plus haut, c'est-à-dire au pied du troisième rapide des Quinze, où se trouvait la *gang* de M. Grant, avec qui nous passâmes la nuit, afin de leur donner la sainte messe le lendemain matin. Je profitai de ce moment d'arrêt pour prendre un croquis de la chute que les indiens appellent : *NitaShamonjamong*, c'est-à-dire "la chute des deux portages." La série de rapides qui se succèdent pendant vingt-deux milles avant l'embouchure de l'Ottawa, dans le lac Temiskaming, est connue sous le nom "Des Quinze," à cause des 15 portages qu'il faut y faire. Mais si, on compte les rapides, ils méritent plutôt le nom "Des Cent." C'est en fait de chutes et surtout de rapides, ce que j'ai vu jusqu'ici de plus pittoresque. Voici l'idée générale que j'ai pu m'en faire : après le troisième rapide, qui est plutôt une chute furieuse, l'Ottawa se divise en trois branches, qui chacune ont leurs rapides séparés par les îles. Au-dessus de cette ligne, nouvelles subdivisions, et ainsi de suite par une dizaine de degrés successifs jusqu'au lac des Quinze, d'où l'eau s'échappe du côté de l'Ouest par une multitude de chenaux qui ont échappés à mon calcul. Les quinze ne sont donc pas formés par une rivière simplement, mais par cent petites rivières qui, à tout moment, se rejoignent et se déchargent les unes dans les autres, formant un réseau de cascades et une multitude d'îlots aux aspects les plus variés. Quelquefois ce sont des tertres arrondis et couverts d'arbustes aquatiques ; ailleurs des rochers abrupts aux flancs desquels se cramponnent d'énormes pins projetant leurs rameaux tortueux au-dessus de l'abîme, ou bien des cèdres touffus baignant leurs pieds et leurs vertes branches dans les eaux du torrent. L'onde, tantôt bouillonnante et couverte d'écume, tantôt s'aplanissant en calmes miroirs, passe successivement par toutes les couleurs du prisme, et forme sous les rayons étincelants du soleil le spectacle le plus ravissant qu'il soit possible d'imaginer.

Il y a dans cette seule région du cours de l'Ottawa, de quoi employer toute la vie d'un peintre. Voilà pour le côté poétique. Mais ce n'est pas toujours sous cet aspect béatifique que nos voyageurs considèrent la belle nature. Pour eux, quinze portages représentent peut-être une cinquantaine de charges au collier, de la misère, des roches, de la boue, des mouches noires, des brûleurs et des maringouins. Il est vrai qu'à la saison présente, ces charmantes petites bêtes se montrent encore très réservées, quoi qu'en maintes occasions elles aient déjà tenté d'affirmer leur existence.

A propos de cette partie intéressante de la création qu'on pourrait appeler le règne *moustiquaire*, n'en déplaie aux savants de par chez vous, j'ai recueilli parmi nos voyageurs une légende tout à fait curieuse : c'est une opinion accréditée parmi eux que l'apparition de cette race d'insectes sanguinaires est due au caprice d'une prétendue sainte qui, vivant seule au milieu du bois, demanda au bon Dieu quelque chose pour la désennuyer. Pour satisfaire à sa prière Dieu lui envoya les brûleurs, les moustiques et les maringouins, qui depuis ce temps, ont continué d'infecter les forêts. J'ai demandé le nom de cette sainte, personne n'a pu me le dire. Inutile d'ajouter que la pauvre sainte, malgré que l'on ignore son nom, se trouve cependant dans les litanies que tout voyageur répète quand quelque chose lui tombe sur les nerfs. Mais il y a cette différence entre ces litanies et celles de l'Eglise que dans les premières on omet toujours l'invocation : *ora pro nobis*.

Pour notre petite caravane, l'ascension périlleuse des quinze s'opéra de la manière la plus heureuse, de sorte que mardi matin, le 6 inst., nous entrions sains et saufs dans les eaux calmes du lac, dit aussi des quinze, à cause de ses aimables enfants. Autour de ce lac, il y a les plus belles terres du monde, point de roches, et y a les